

LOUISE
TREMBLAY D'ESSIAMBRE

DANS
LA TOURMENTE

LES ANNÉES DU SILENCE




CHARLESTON

1942. À l'aube de ses dix-huit ans, Cécile Veilleux doit quitter la ferme de ses parents, dans la Beauce, et son fiancé Jérôme, pour dissimuler une grossesse qui jetterait l'opprobre sur sa famille.

Au même moment, à Québec, la jeune Rolande Comeau est envoyée à l'hôpital de la Miséricorde pour dissimuler une grossesse tout aussi honteuse.

Recluses à l'orphelinat, les deux jeunes filles vont subir les affres du silence. Le silence à garder sur leurs blessures et leur déshonneur, qu'il faut à tout prix cacher. Le silence qui marque brutalement la fin de leur jeunesse. Dans la tourmente, l'amitié entre les deux jeunes filles pourra-t-elle les aider à surmonter ces épreuves ? Et l'amour entre Cécile et Jérôme survivra-t-il, malgré l'absence et la guerre qui se profile ?

*Une saga romanesque où deux héroïnes
sont confrontées aux ravages du silence*

Louise Tremblay d'Essiambre est née au Québec en 1953. Elle découvre les possibilités de l'écriture lors de ses études, à travers des cours orientés vers le roman, la nouvelle, le théâtre et le conte. Le mariage et la venue de neuf enfants mettent un terme à son parcours mais pas à sa passion. Son premier roman, *Le Tournesol*, est publié en 1984.

Auteur d'une trentaine d'ouvrages, vendus à près de trois millions d'exemplaires, Louise Tremblay d'Essiambre est l'une des romancières québécoises les plus lues dans le monde. Elle consacre désormais la majeure partie de son temps à l'écriture et à la peinture.

www.editionscharleston.fr

ISBN 978-2-36812-043-9



9 782368 120439

22,50 euros
Prix TTC France

Du même auteur

Les années du silence, tome 2 (2016)

Les années du silence, tome 3 (2016)

Mémoires d'un quartier, tome 1 : *Laura*, 2008 (Pocket)

Mémoires d'un quartier, tome 2 : *Antoine*, 2008 (Pocket)

Mémoires d'un quartier, tome 3 : *Évangéline*, 2009 (Pocket)

Mémoires d'un quartier, tome 4 : *Bernadette*, 2009 (Pocket)

Mémoires d'un quartier, tome 5 : *Adrien*, 2010 (Pocket)

Mémoires d'un quartier, tome 6 : *Francine*, 2010 (Pocket)

Les Sœurs Deblois, tome 1 : *Charlotte*, 2003 (Pocket)

Les Sœurs Deblois, tome 2 : *Émilie*, 2004 (Pocket)

Les Sœurs Deblois, tome 3 : *Anne*, 2005 (Pocket)

Les Sœurs Deblois, tome 4 : *Le Demi-frère*, 2005 (Pocket)

Visitez le site web de l'auteur :

www.louisetremblaydessiambre.com

Titre original publié au Québec par Guy Saint-Jean éditions

Présente édition publiée par :

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2016

17, rue du Regard

75006 Paris — France

contact@editioncharleston.fr

www.editioncharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-043-9

Dépôt légal : janvier 2016

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :

www.facebook.com/Editions.Charleston et sur Twitter @LillyCharleston.

LES ANNÉES
DU SILENCE

Louise Tremblay d'Essiambre

LES ANNÉES
DU SILENCE

TOME 1

LA TOURMENTE

LA DÉLIVRANCE


CHARLESTON

LA TOURMENTE

*À toutes les femmes qui ont un cœur de mère...
À celle, entre toutes, qui m'a appris à aimer la vie...*

NOTE DE L'AUTEUR

Au moment de remettre ce troisième roman à mon éditeur, une curieuse appréhension m'envahit. Mon cœur bat au rythme de mon inquiétude. Si les gens n'aimaient pas ce que je viens d'écrire ? Et si tous ceux qui me sont fidèles depuis quelques années ne partageaient pas les émotions que j'ai voulu livrer avec tout l'amour que je ressens, chaque fois, pour mes personnages ? Mais de savoir que quelques-uns d'entre vous attendent ce livre avec impatience rend la « séparation » à la fois joyeuse et fébrile. Oui, je le confesse, publier un troisième livre m'est beaucoup plus difficile que le premier.

Mais je vous fais confiance et souhaite, du plus profond de mon cœur, que vous aimerez, vous aussi, Cécile et Rolande. Leur histoire est tellement proche de la nôtre, finalement, même si, parfois, on peut avoir l'impression qu'elles vivent sur une autre planète, tant les choses et les gens ont évolué depuis. Bien que, parfois...

« Autre temps, autres mœurs », dit le proverbe. Et c'est ce que j'ai constaté en me préparant à écrire ce livre, parcourant la ville de Québec et la Beauce, à l'affût de toute émotion que le passé était prêt à me confier. À l'écoute de ce que les témoins de ces années, les années quarante, acceptaient de me révéler. Autres habitudes, oui, mais autre langage aussi... Et j'ai essayé de m'y conformer. Peut-être serez-vous surpris, à certains moments, de passer du langage populaire

LES ANNÉES DU SILENCE

au joul. Il est vrai que, pour certains, cela peut accrocher l'oreille. Mais dites-vous bien que c'est par souci d'authenticité et de fidélité pour l'époque que je les emploie. Et, afin de rendre la musicalité des différents milieux sociaux rencontrés au Québec dans les années quarante, j'ai souvent usé de la forme phonétique et sonore du langage pour reproduire le plus fidèlement possible ces parcelles de vie de deux jeunes filles de chez nous...*

* Le joul est une forme de français québécois usitée dans la région de Montréal dans les années quarante. (NdE)

Je ne connais qu'un seul devoir et c'est celui d'aimer.

Albert Camus

CHAPITRE I

*Quelque part en Beauce dans les années quarante,
et ailleurs, aussi...*

C'est la première fois que le clair de lune réveille Cécile. D'habitude, elle dort d'un sommeil de plomb. Il n'y a que le soleil qui, parfois, en été, bondit, audacieux, sur le coup de cinq heures et irradie de ses rayons le mur de la chambre. Il y a aussi, peut-être, le coq des Vachon, encore plus matinal, agaçant de radotage criard, qui trouble à l'occasion la quiétude des nuits de ses dix-huit ans. Jamais rien d'autre. Ni le souffle régulier et profond de sa sœur Louisa qui partage son lit. Ni les bruits de succion et les gémissements de chaton qui accompagnent le sommeil de ses deux plus jeunes sœurs, Béatrice et Marion. Non, à vrai dire, jamais rien jusqu'ici n'a troublé la vie paisible de Cécile Veilleux. À tout le moins, rien d'important. Sinon les contrariétés normales d'une vie au sein d'une famille nombreuse. Uniquement les sautes d'humeur d'un père autoritaire, les soupirs d'une mère fatiguée, les pleurs des bébés qui se suivent, chaque année, régulièrement ou presque. Oui, une vie toute simple, banale, quotidienne, répétitive, mais que Cécile aime bien, finalement. Justement pour cette tranquillité

rassurante, prévisible, indiscutable. Une seule déception, en fait : avoir été contrainte d'abandonner l'école à la fin de sa neuvième année pour aider sa mère. Et là encore, le mot déception est peut-être un peu fort. Plutôt un soupir accablé devant l'énormité de la tâche à accomplir. Rien de plus. Mais Cécile juge que c'est déjà bien assez.

Et voilà que pour la deuxième nuit d'affilée la pleine lune vient l'éveiller. Une pleine lune qu'elle attendait avec anxiété, une peur viscérale au creux du ventre, comme là, maintenant. Assez forte pour que la lumière blafarde de la lune la tire du sommeil. Une angoisse incontrôlable qui la fait se recroqueviller, pliée en deux dans son lit, comme un fœtus lové sur lui-même. Et ce creux dans l'estomac qui lui donne la nausée... La figure congestionnée de son père s'impose à sa pensée, son gros poing de cultivateur, aussi, qu'elle voit s'abattre sur la table. Sans même se forcer, elle arrive à entendre le grondement d'ours qu'il va pousser. Oui, elle l'entend, ce bruit de gorge qu'il a quand il est en colère. Alors, elle replie encore plus les genoux contre sa poitrine dans un immense besoin de se sentir à l'abri, et enfouit sa figure dans le pli de son coude. Comme les enfants se cachant le visage, certains qu'on ne les voit pas puisqu'eux ne nous voient plus.

C'est une nuit de chaleur humide, rare pour un mois de mai. En cette année 1942, l'été s'est installé tout d'un coup, bousculant le printemps, pressant les lilas qui offrent déjà, lamentablement, des grappes de fleurs brunies par le soleil trop chaud et le manque d'eau. Une atmosphère de canicule surprenante, à l'image de tout le reste, d'ailleurs. En quelques jours, la vie de Cécile s'est figée, incrédule, pareille au village écrasé sous la touffeur de l'air. Cette immobilité de décor de théâtre que créent inmanquablement les grandes chaleurs. Même si curieusement, en même temps, une bourrasque d'émotions la secoue, la remue jusqu'au fond de ses entrailles. C'est une gifle en plein visage qu'elle a reçue. De celles que l'on n'attend pas, qui nous laisse hébété. Et la douleur fulgurante qui a suivi, qui la tenaille depuis deux semaines... « Pourquoi moi ? », pense-t-elle une nouvelle fois en se retournant doucement sur le dos et en

allongeant les jambes à la recherche d'un peu de fraîcheur sur les draps moites. Mais aucune réponse. Seulement une immense sensation d'injustice. Le battement du cœur jusque dans la gorge à cause de la peur qui s'y mêle, l'enveloppe et finit par l'avaler... Et par-dessus tout, la certitude qu'elle va avoir mal. Très, très mal... Sachant que le sommeil ne viendra plus, Cécile se soulève délicatement et repousse les couvertures. Lentement, du bout des orteils, elle se lève en évitant de poser le pied sur la planche craquante juste à côté du lit. Un regard par-dessus son épaule pour vérifier que Louisa n'a pas bougé et elle sort silencieusement de la chambre. Courant d'air blanc et furtif qui longe le couloir, elle descend l'escalier (passant par-dessus les deux marches gémissantes), se faufile jusqu'au verger en respirant à fond l'air tiède de la nuit. Comme pour calmer son cœur fou brusquement libéré d'une oppression qui hanterait toute la maison.

Un fin tissu de brume glisse vaporeusement entre les arbres récoltant l'odeur tenace des fleurs de pommier. Parfum lourd et sucré qui lui donne un haut-le-cœur et la reconforte tout à la fois. Ce besoin qu'elle a, qu'elle a toujours eu, de connaître les choses pour être à l'aise. Cécile se laisse tomber au pied d'un arbre odorant, appuie son front sur ses genoux relevés. Une autre nuit à épier son corps en compagnie de la lune qui grimace sa complicité. Une autre nuit à essayer de comprendre, anticiper, s'expliquer l'inexplicable avant d'avoir à le dire aux autres. Tous ces autres, bien trop nombreux à son goût... La réaction de Jérôme qu'elle aimerait connaître à l'avance et celle de ses parents qu'elle devine trop bien. Toute sa vie, toute son âme concentrées sur ce ventre qui refuse de saigner comme tous les mois. Elle imagine les angoisses à venir, les déchirements inévitables. Jamais, au grand jamais, elle n'aurait cru qu'un jour elle regretterait ces deux heures passées dans les bras de Jérôme. Ces trop brèves minutes soustraites à l'omniprésence des parents en prétextant une longue promenade au tiède soleil d'avril... Non, jamais Cécile n'aurait pensé avoir le moindre petit remords de s'être donnée à Jérôme. Surtout qu'il lui avait juré avoir fait bien attention. En essuyant son ventre mouillé de leur amour,

elle avait même été rassurée, s'était laissée aller à la douceur du creux de son épaule, émerveillée d'être une femme, sa femme. Et puis, quand on aime comme ils s'aiment, rien de terrible ne peut arriver. Uniquement le meilleur pour eux, devant eux. Oui, uniquement le meilleur... Et voilà que, depuis deux semaines, elle surveille son corps sans relâche. Ses plus petits frissonnements, ses plus infimes gargouillis. À la moindre humidité, elle se précipite à la salle de bains. Mais rien, toujours rien... Juste une grande déception qui peu à peu s'est transformée, défigurée en une peur démesurée mais portée, malgré tout, par un espoir insensé vissé au cœur. Peut-être simplement un retard, justement à cause de cette première et unique fois. Alors elle n'a rien dit, attendant jusqu'à la pleine lune pour être bien certaine. Maintenant, elle n'a plus aucun doute. Ses seins gonflés et douloureux lui rappellent insolemment son excellente santé et sa condition incontestable. D'instinct, en fille de la campagne, sans l'avis d'un médecin ni de qui que ce soit, elle sait l'enfant en elle. Alors, ce soir, après la prière du chapelet du mois de Marie, elle parlera à Jérôme. À deux, la situation sera peut-être moins pénible, peut-être même tolérable. Au loin, sur sa droite, le cri rauque du coq des Vachon lui fait lever le front. Le voile de vapeur nocturne s'est volatilisé, laissant en gage, derrière lui, de fines traces de rosée. La ligne du jour qui s'élargit peu à peu au-dessus de la colline se dispute avec la lune les honneurs de la clarté grandissante. Une autre journée de soleil qui s'annonce. Une autre journée marquée au fer de l'inquiétude. Mais d'avoir décidé de parler à Jérôme la rassérène quelque peu. D'un mouvement de la tête, elle repousse la longue mèche de cheveux blonds qui lui barrait le visage et, le cœur presque léger, elle se relève pour regagner la maison. Pour reprendre sa place dans la vie de la famille d'Eugène Veilleux. Oui, avec Jérôme, elle saura ce qu'il faut faire, ce qu'il faut dire et comment le dire. Et après, tout ira mieux. La vie reprendra probablement son cours normal. Différent, peut-être, mais paisible.

— T'es ben sûre de ça ?

Côte à côte, ils reviennent de l'église. Merveilleux mois de Marie qui leur a donné l'impression d'être libres et leur a permis de se voir tous les soirs. Cette année, pour la première fois dans la vie de Cécile, le chapelet quotidien était attendu comme une bénédiction. Pourtant, ce soir, le plaisir a un léger goût d'amertume. À ces mots, Cécile lève un regard sombre et triste.

— Qu'est-ce que tu penses ? Que je m'amuserais à te faire des accroïres juste pour voir ? T'es pas fin, Jérôme.

Deux grosses larmes brillent au coin des paupières de la jeune fille. Toute l'inquiétude et la tension des derniers jours la submergent. Étourdie, elle s'accroche au bras de Jérôme comme à une bouée de sauvetage, accorde le rythme de ses pas au sien. Le soleil encore haut éclabousse le pré où le foin vert tendre ondule faiblement. Plus bas, dans la vallée, la rivière Chaudière pétille de mille feux, insouciant et libre. Indifférente à leur désarroi. Quelques grenouilles commencent à répéter leur sérénade et la route de sable qui remonte vers le deuxième rang craque d'aise sous leurs pas lents. Que la promenade serait belle, si seulement...

— T'en fais pas, murmure Jérôme en entourant les épaules de Cécile d'un bras protecteur. Je t'aime et ça, il y a personne qui peut nous l'enlever. Personne, tu m'entends ! J'vas aller voir ton père, pis j'vas lui dire qu'on veut se marier. C'est tout... De toute façon, on en parlait déjà à cause de la conscription. Ça fait rien qu'avancer la noce d'un an. Ton père pourra pas nous dire non. Il va comprendre. Qu'est-ce que t'en dis ?

— Je dis juste que je t'aime, Jérôme... Pis c'est vrai qu'avec la guerre, ça nous donne une bonne raison de se marier... Mais toi, Jérôme, t'es sûr que t'es pas fâché après moi ?

Le jeune homme hausse les épaules en resserrant son étreinte.

— Fâché ? Après toi ? Mais pourquoi, bonyenne, que je serais fâché après toi ? Tu l'as pas fait toute seule, ce bébé-là. C'est sûr que ça dérange un peu, pis que les parents vont chialer. Mais c'est pas grave, ça. Ils peuvent pas nous battre pour ça. Ils vont nous engueuler, c'est quasiment sûr. Pis après ? On va s'arranger, tu vas voir. T'inquiète pas, ma Cécile. J'vas... J'vas prendre

une journée pour penser comme il faut à ce que j'veux dire à ton père pis au mien. Demain, demain soir, juste avant de faire le train, j'vas leur parler, murmure-t-il pour lui-même en resserant encore une fois son étreinte autour de Cécile. Je suis sûr que mon père va comprendre. Je l'ai jamais vu se choquer pour de bon. Ça fait que...

Il se veut rassurant, joue les forts, même si l'énormité de la nouvelle lui tord l'estomac. Pourtant, René, son copain de toujours, lui avait bien dit qu'en se retirant à temps il n'y avait aucun problème. Lui-même et Françoise faisaient l'amour comme ça depuis un an déjà. Et rien de terrible ne leur était arrivé. Alors ? Pourquoi cela n'a-t-il pas fonctionné comme prévu avec eux ? Jérôme s'en veut terriblement d'avoir fait confiance aux dires d'un ami qui n'en savait pas plus que lui sur la question. Cécile ne méritait pas cela. Il la sent frémir contre lui et il se déteste. Comme il déteste la vie qui leur joue ce sale tour ! Il est malheureux tel un enfant qu'on vient de punir injustement et aimerait s'enfuir loin, très loin. Seul avec Cécile, là où personne ne les connaît. Là où il n'y a ni guerre, ni parents. Il ressent une brutale envie d'elle, aussi, pour se consoler de la vie, pour se prémunir des jugements. Un mariage contraint fait toujours jaser. La peur en lui, à son tour, fait trembler sa main sur l'épaule de Cécile. Seuls au monde, tous les deux, avec cette crainte qui aurait pu être une si grande joie dans un an ou deux. Incapable de répondre à tant d'incertitude et se sentant impuissant devant une telle tension, il arrête de marcher et se penche vers Cécile. Dans le regard bleu nuit qui se lève vers lui à la recherche du sien, il reconnaît son propre désir... Immense, impétueux. Ce besoin du corps de l'autre pour se sentir aimé, compris, accepté tel qu'on est malgré les échecs, les déceptions. Un même sourire tremblant les unit. Et ce long vertige qui les emporte loin du doute pour un moment. Cet amour qu'ils partagent.

Sans un mot, étroitement enlacés, ils reprennent leur marche. Spontanément, leurs pas bifurquent vers le sentier qui mène vers la cabane à sucre du père Croteau. La vieille cabane, désertée depuis quelques années, est le témoin silencieux des amours encore interdites des jeunes du village. En pleurant, en se jurant

une fidélité par-delà temps et espace, ils font l'amour lentement, tendrement. Pour se rassurer.

— Tu peux pas te marier comme ça, Cécile. Ta mère a encore besoin de toi, parce que Louisa est trop jeune pour te remplacer. Ça fait que le mariage, on en parlera dans deux ans...

— Mais papa... Dans un an, Jérôme va être en âge d'être appelé à l'armée et...

— Beau dommage ! Ça, Cécile, ça fait partie de la vie. Moi aussi j'ai fait la guerre, ma fille. Pis je l'ai jamais regretté. Ça forme le caractère d'un homme, faire l'armée. Pis, il y a rien qui nous dit que cette maudite guerre va encore durer ben longtemps. À date, ma fille, ta place est icitte à la maison. Faudrait pas que tu l'oublies. T'as toute la vie encore pour penser au mariage. Mais si Gaby pense comme son fils, pis qu'il veut garder Jérôme sur sa terre, peut-être ben qu'on pourra parler mariage dans un an. Mais pas avant... Ça c'est sûr.

Cécile et Jérôme sont restés debout, tout près l'un de l'autre, les doigts entremêlés. Jérôme a dû s'éclaircir la voix à deux reprises avant de réussir à faire sa demande. Finalement, il n'a parlé que du mariage, avec une grande fièvre dans les yeux. Eugène Veilleux est un homme brusque, intransigent. Et autoritaire, surtout, qui n'aime pas qu'on lui dise ce qu'il a à faire. Alors, c'est vers sa mère que Cécile se tourne en entendant les propos de son père, une supplication dans le visage. Jeanne Veilleux hausse les épaules en repoussant sa chaise et en se relevant. Son long soupir traverse la cuisine comme un vent qui tente de chasser la tempête. À tout prix.

— Laissez-nous jongler à tout ça, ma fille. Ça vous prend pas une réponse tusuite. On va en parler tous les deux, ton père pis moi. On vous donnera notre réponse après. Astheure, viens m'aider à faire la vaisselle, Cécile.

Eugène a un soupir de soulagement. Si Jeanne est du même avis que lui... Trop heureux de ne pas avoir à poursuivre la discussion, il étire ses longues jambes sous la table.

— C'est ça, Cécile, va aider ta mère à faire la vaisselle. Mais pour ce qui est de jaser ensemble, je pense pas que ça va changer grand-chose. Même si je suis pas contre... Comprends-moi ben, Cécile : Jérôme, c'est un bon gars, mais y'a rien qui presse... Bon, conclut Eugène Veilleux en se relevant bruyamment, j'vas aller voir ce que font mes gars dans la grange. Pis toi, Jérôme, tu ferais mieux de rentrer chez toi pour ce soir. Pour le sûr que ton père doit t'espérer pour le train...

Avec détresse, Cécile fait signe à Jérôme qu'il vaut mieux ne rien dire de plus pour le moment. Quand son père dit non, il est plus sage d'en rester là dans un premier temps. L'affronter ouvertement ne donne jamais rien de bon. En raccompagnant Jérôme à la porte, elle lui demande d'attendre avant de parler à son père, Gaby. Trop de choses sont encore dans l'ombre, ils ont trop d'incertitudes pour faire face à la réalité. Refoulant ses larmes, elle revient vers la table, prenant conscience, surprise, à quel point les épaules de sa mère sont voûtées.

Pourtant, c'est à cause d'elle que sa mère courbe le front et le buste. C'est l'incrédulité qui fait se pencher Jeanne Veilleux. Le poids du temps passé trop vite, à son insu. Elle, Jeanne, déjà mère d'une fille en âge de se marier. Elle n'est pas prête à voir partir sa fille, sa Cécile. La seule de ses douze enfants qu'elle ait vraiment voulue. Non qu'elle n'aime pas ses enfants... Mais la charge de ses journées ne lui laisse aucun répit pour s'épancher sur la vie et ses émotions, ne lui accorde pas même le loisir de bien regarder vivre tous les siens. Cécile a été le seul bébé fait par désir, par amour. Parce qu'elle l'a aimé passionnément, son Eugène. Même si, aujourd'hui, il est un peu difficile de le comprendre, qu'elle-même doit se forcer pour se rappeler ce temps des amours folles. La petite Jeanne de dix-sept ans, un peu timide, avait été flattée qu'un homme comme Eugène Veilleux s'intéresse à elle. Un homme « faite » comme on disait de lui, de quinze ans son aîné, avec des biens et influent au village. Lui, le beau blond dans son uniforme militaire, qui souriait à toutes les filles de la place, c'est elle, Jeanne Rhéaume, qu'il avait remarquée. Mais, très vite – oh ! à peine un mois de vie commune –, Jeanne avait compris pourquoi Eugène l'avait choisie, elle, la

gamine de dix-sept ans. C'est qu'il aimait prendre son plaisir, Eugène, et avait un faible pour les toutes jeunes femmes. Ses yeux égrillards qui détaillaient tout ce qui portait jupon et qui avait moins de vingt ans ne pouvaient mentir. Il avait le sexe dans la peau, le bel Eugène ! L'amour se faisait quand il le voulait et comme il le voulait. Encore éblouie par sa nouvelle condition de femme, Jeanne s'y pliait de bonne grâce, se découvrant même une espèce de sensualité hésitante, presque enfantine, qui ravissait son mari. Oui, dans la vie de Jeanne, il y avait eu ces dix mois de félicité. Mais un soir, à la toute fin de sa première grossesse, celle où elle portait Cécile, fatiguée et le corps meurtri, elle avait osé dire non à ses avances. Alors Eugène avait levé la main sur elle en disant que c'était son devoir d'épouse que de lui obéir. Que même le curé serait d'accord avec lui. Que le médecin leur avait bien affirmé qu'attendre un bébé n'était pas une maladie. Et, de toute manière, c'était bien connu, le sexe était une affaire d'hommes. Elle, Jeanne, n'avait pas à décider quand ni comment. La gifle retentissante d'Eugène, devant son refus persistant, avait été assenée avec tant de violence qu'elle en était tombée. Ensuite, malgré les crampes qu'elle commençait à ressentir, Eugène l'avait prise, là, à même le plancher de la chambre, le regard curieusement brillant de convoitise. C'est cette nuit-là, dans les douleurs de l'enfantement, que le désir était mort dans le corps de Jeanne. Mort, pour ne plus jamais revenir. En même temps, elle avait compris que jamais plus elle n'oserait dire non à son mari. Elle avait trop peur de lui, maintenant. De cette violence dont il était capable. Même si, le lendemain, en se penchant sur le berceau de la petite Cécile, Eugène avait eu ce mot pour elle : « Pardon ». Un seul mot, mais qui disait beaucoup dans la bouche d'Eugène. Parce qu'il l'aimait, sa femme, malgré les apparences. Maudissant son caractère bouillant, Eugène n'avait trouvé aucune autre façon pour exprimer son repentir. Sa gaucherie souffrait déjà bien assez de ne savoir exprimer ses émotions. Pour ce qui était de s'emporter ou de lancer une remontrance, on pouvait compter sur Eugène. Il n'avait pas son pareil pour décocher une flèche bien aiguisée. Mais, dès qu'il était question de sentiments, il devenait plus

timide qu'une pucelle. Alors, pour la femme qu'il aimait, il avait eu ce mot : « Pardon ». Le mot qui disait l'excuse autant que l'amour. Et il était sincère, de surcroît. Mais Jeanne avait fait la sourde oreille. Elle n'avait pas envie de lui pardonner. Pas envie non plus de voir la tendresse qui se cachait dans cette déclaration malhabile. Dans son cœur, la blessure était bien trop douloureuse pour l'oublier aussi rapidement. Pourtant, elle avait remarqué que quand elle se montrait disponible aux envies de son mari, celui-ci la regardait avec fierté et lui accordait une déférence un peu bourrue, certes, mais qui, à sa manière, disait l'amour. Oui ! Eugène était fier de sa femme et voyait dans son abandon aux plaisirs de la chair une façon de répondre à ses attentes. Une manière de partager. Et, pour cela, l'homme autoritaire qu'il était lui concédait volontiers un droit de parole sur les décisions touchant leur vie familiale. « Une fierté d'étalon », avait pensé Jeanne. Alors, elle avait accepté d'être *violée* (c'est le seul mot qui lui venait à l'esprit quand il la prenait) deux ou trois fois par semaine, pour mériter ce respect. Pour acheter au moins la paix de l'esprit si elle ne pouvait avoir celle du corps. Comme une accommodation qui aurait pu être tolérable, même acceptable, malgré le dégoût qu'elle ressentait chaque fois qu'il s'approchait d'elle, s'il n'y avait pas les enfants... Il y a encore et toujours les enfants : Gilbert, Paul, Rosaire, Gérard, Louisa, Roger, Marcel, Béatrice, les jumeaux Marion et Michel, et Jean-Pierre. En plus de Cécile... Douze enfants en dix-huit ans, comme un rang d'oignons planté derrière elle. La grande fierté d'Eugène, tous ces enfants. La preuve irréfutable de sa virilité et de l'amour existant entre lui et sa femme. Le grand drame de Jeanne, ces onze grossesses qui lui ont pompé toute son énergie. À trente-six ans, Jeanne est une femme usée qui appréhende les années à venir où encore trop d'enfants viendront la bousculer, la déchirer, la faire mourir chaque fois un peu plus. Car, aux dires du curé, il n'est pas question d'« empêcher » la famille. Et, à cinquante ans passés, Eugène, qui est un fervent pratiquant, a toujours une grande envie de sa Jeanne. Et voilà qu'aujourd'hui, la seule qui arrive encore à la faire sourire, sa Cécile, lui annonce qu'elle veut partir. Jeanne aurait envie de

crier de douleur, de la supplier de ne pas l'abandonner. Mais elle aime sa fille et Jérôme est un bon parti. Alors Jeanne sait qu'elle taira sa peine, tentera de toutes ses forces de convaincre son mari de la laisser se marier tout de suite. Pendant que Cécile est jeune et belle, qu'elle croit encore en la vie.

Silencieusement, coude à coude, les deux femmes font la vaisselle. La mère et la fille... Deux êtres d'un même sang qui s'aiment sans jamais se le dire, pressées qu'elles sont par les journées trop courtes et la besogne débordante. Le temps n'est pas à la confiance et Cécile sait que sa mère est une femme de silence. Les assiettes propres s'empilent. Les cris des petits qui courent dans le verger remplacent les mots qu'on n'arrive pas à dire. Lentement le soleil rejoint l'horizon, traverse la fenêtre de la cuisine dans un dernier flamboiement, flatte soyeusement le bois des armoires. Puis, alors que le rangement tire à sa fin, un vagissement venant de la chambre des parents fait sursauter Cécile et trembler ses mains. Jean-Pierre s'éveille. Au même instant, une intuition transperce le cœur de Jeanne. Prenant alors Cécile par les épaules, elle l'oblige à se retourner et à lui faire face, l'interrogeant du regard. L'intuition devient alors certitude.

— C'est pour quand, ma Cécile ?

— Pour janvier.

À peine un murmure, un soupir qui s'est échappé de Cécile. Ce besoin de se sentir aimée, comprise, qui la fait s'appuyer sur la poitrine ronde et accueillante de sa mère. Le besoin d'être encore une toute petite fille et de confier son mal, sa peur. De s'en débarrasser pour un moment, d'oser croire que Jeanne va régler tous les problèmes d'un coup de baguette magique. En silence, Jeanne enlace son enfant et laisse sa main, douce, si douce, s'attarder longuement dans ses cheveux.

— Qu'est-ce que tu dis ? Cécile ?... Cécile en famille ? Raison de plus pour qu'elle se marie pas tusuite. Viarge, Jeanot, qu'est-ce que tu penses ? Je serai sûrement pas la risée de tout le village

à cause d'une petite dévergondée que t'as pas su élever dans le sens du monde... Je l'ai toujours dit que tu la gâtais trop... Elle fait ce qu'elle veut dans cette maison-là !

Après avoir essayé, en pure perte, de faire comprendre à son mari qu'elle pouvait fort bien se passer de Cécile à la maison pendant l'année suivante et osant croire qu'Eugène plierait finalement à cet argument de poids, Jeanne a frappé un mur de pierres.

— Un mariage obligé ? Pis quoi encore ? Qu'est-ce que le monde va dire dans six mois quand Cécile va accoucher d'un gros tocson de huit livres ben sonnées ? Hein ? Ça s'est jamais vu chez les Veilleux, des affaires de même. Pis c'est pas avec moi que ça va commencer... M'as-tu ben compris, Jeanne ?

Nulle émotion ne transparait dans les propos de son mari, sinon la crainte qu'on se moque de lui. Sinon la colère devant sa fille qui n'a pas su garder les cuisses fermées. L'homme grisonnant s'arrête devant Jeanne, brandit un index accusateur vers celle qui machinalement rentre la tête dans les épaules. Il l'a toujours dit : « Le sexe est une affaire d'hommes. Les femmes n'ont qu'à tenir leur place en attendant le mariage. » L'a-t-il déjà dit, oui ou non ? Craintivement, Jeanne approuve de la tête. Rassuré, Eugène reprend son monologue. « Que les catins qui ouvrent les jambes pour le plaisir... » Sa fille n'est donc qu'une catin qui a cédé à ses envies. Et maintenant, la tricheuse, elle parle de la guerre pour justifier son mariage. Elle a bon dos, la guerre ! « La petite salope, la *guidoune*... » Des grossièretés, des ordures qu'il crache sur Cécile la douce, oubliant commodément que Jérôme aussi a sa part dans tout cela. Et Jeanne, qui craint ses colères plus que tout, ne dira rien d'autre à l'homme qui marche de long en large dans leur chambre, martelant le creux de sa main de son poing enragé. Même s'il ne l'a frappée qu'une seule fois et s'il l'a amèrement regretté par la suite, les menaces ainsi que les cris ont souvent hanté leurs rapports et l'éducation de leurs enfants. C'est à grands coups d'engueulades et d'ordres qu'Eugène élève sa famille. Alors Jeanne pliera, n'argumentera surtout pas. Cette fois-ci, l'enjeu est trop grave pour qu'elle ose lui tenir tête.

— Elle va partir chez ma sœur, à Québec. Pis vite ! On va dire que Gisèle a besoin d'elle, c'est tout. Pas question qu'elle garde ce p'tit bâtard-là. S'ils s'aiment autant qu'ils le disent, elle pis Jérôme, ils se mettront en ménage après. Ils auront toute la vie pour en faire, des bébés. Apparence qu'ils savent comment faire, anyway.

Pour Eugène, il est hors de question qu'un enfant illégitime vienne salir le nom des Veilleux. Cécile n'avait qu'à se tenir... Il n'a surtout pas envie de lui pardonner, ni même de l'excuser. Et Jeanne comprend que c'est uniquement son affection pour Cécile qui le retient. Qui l'empêche de se précipiter dans la chambre de sa fille pour la secouer, pour lui faire mal à la hauteur de sa déception à lui. Parce que, quoi qu'il puisse dire, Eugène a toujours eu un faible pour son aînée, la douce Cécile, si calme et obéissante, si riieuse aussi... Oui, on va faire disparaître ce petit-là. Il n'est qu'une erreur, un simple accident. On va s'en débarrasser, le donner à qui veut bien de lui. Puis, après, quand elle aura vingt ans, ou même dans un an si ils y tiennent à tout prix, on mariera Cécile et Jérôme à l'église. Devant toute la paroisse, avec une belle robe blanche.

— Hein, Jeanne, tu vas lui faire la plus belle robe de mariée qu'on aura pas vue ? Les Veilleux, c'est une famille qui sait faire les choses. On a rien qu'à voir les mariages pis les funérailles dans la famille. Est-ce que c'est vrai, Jeanne, qu'on sait faire les choses chez les Veilleux du deuxième rang ?

En se couchant, Eugène Veilleux est même prêt à oublier l'erreur, à la condition que les choses se passent comme il l'entend. Ainsi, tout le monde sauve la face et c'est bien ainsi. N'est-il pas un bon mari, un père généreux ?

— Demain, tu causeras à ta fille, marmonne-t-il en se creusant un nid dans l'oreiller. Pis moi, j'vas aller voir Gisèle à Québec. J'vas même amener Gérard avec moi, tiens. Ça va lui faire plaisir.

Penser à son fils lui permet d'oublier l'inconfort qui lui noue l'estomac. Sa petite Cécile... Une gamine, oui, dans les bras d'un homme... Un picotement au bord des narines lui ramène sa colère. Mais que croit-elle, sa fille ? Qu'il va lui donner sa bénédiction ? Pas question ! Si elle n'est pas capable de prendre

ses responsabilités et d'attendre le mariage, lui, va prendre les décisions qui s'imposent. Et si elle voulait se marier simplement à cause de ce bébé qu'elle attend ? On ne s'embarque pas dans la vie par obligation. Cela n'a aucun sens... Il sent le corps chaud de sa femme contre son dos et une bouffée de tendresse lui fait battre le cœur. On s'embarque dans la vie à deux par amour. Un point c'est tout. Rassuré, Eugène pousse un long soupir de soulagement, persuadé d'avoir entièrement raison. Demain, il ira à Québec voir Gisèle. Pour le bien de sa fille.

Jeanne a parlé à Cécile. Sans la regarder, sur le ton de la confiance. Sans trop savoir que dire, ni comment le dire tandis qu'ensemble, elles donnent le bain à Jean-Pierre, dans la grande bassine sur la table de la cuisine et que les enfants qui ne vont pas encore à l'école jouent dehors. Gilbert et Paul sont aux champs, en congé comme bien des jeunes de leur âge à l'époque des labours, des semailles et des récoltes. Eugène est à la ville, parti très tôt avec Gérard. Pour une fois, la maison est presque calme, accordant son désordre coutumier à la gravité du moment. À peine bruissante des phrases que glisse Jeanne, empêtrée dans les émotions contradictoires qui l'habitent. Plutôt des mots entrecoupés de soupirs et de toux. Le nom de la tante Gisèle revient à quelques reprises, ainsi que le mot adoption. Et, chaque fois, Cécile sursaute comme si quelqu'un la giflait. Jeanne comprend ce que sa fille doit ressentir, se souvient de ce que l'on éprouve quand on porte un enfant fait par amour. Cette grande douceur au fond du cœur, cette incrédulité anxieuse, cette attente sereine et inquiète tout à la fois. Oui, Jeanne s'en rappelle très bien et elle aimerait partager ses souvenirs avec Cécile, au lieu de la blesser, parler ensemble, entre femmes, de ces choses qui n'appartiennent qu'aux femmes. Cette complicité qu'elles pourraient apprendre à tisser entre elles et qui n'aura pas lieu. Ni maintenant, ni jamais. À cause de cette douleur que Jeanne se voit obligée d'infliger à Cécile. Tous les espoirs de sa fille reposaient entre ses mains et elle, la mère, n'a pas su y répondre. Jeanne n'a pas su défendre l'être qu'elle dit aimer plus que tout. Et tout cela à cause de l'angoisse qui loge en elle... Ce pitoyable

réflexe de survie qui la fait se taire quand elle sent la menace gronder. Elle se trouve terriblement sans-cœur d'être le porte-parole du père qui, lui, a fui à Québec au lieu de faire face à sa fille. Oui, terriblement cruelle et injuste. Mais, en même temps, elle se dit qu'ainsi Cécile n'aura pas à subir les foudres de son père. Comme un baume sur sa douleur de ne pas être à la hauteur de ses attentes, sur l'ingratitude de son rôle de mère qui la contraint à blesser par amour...

Cécile ne dit rien. Simplement un visage qui vire au blanc, cireux. Qui se vide de ses espoirs... Et son regard se durcit malgré l'eau tremblante qui brille au bord des paupières. D'un geste brusque, Cécile tend le bébé rieur et gigotant à la femme qui peut, elle, revendiquer sa maternité et, toujours sans un mot, elle se précipite à l'extérieur de la maison. Jeanne a un geste de la main vers Cécile. Le cri silencieux d'un amour déchiré. Mais la porte claque déjà sur la dégringolade des pas de Cécile dans l'escalier. Tant aimer son enfant et être incapable de le lui dire, de le montrer. Un long sanglot envahit la poitrine de Jeanne pendant qu'elle se surprend à serrer très fort contre elle le petit Jean-Pierre étonné et ravi de sentir la chaleur de sa mère.

Cécile court sans s'arrêter tout au long du deuxième rang. Un mille sous le soleil qui tape fort dans l'air poudré d'or. Mais la jeune femme ne le sent pas. Comme elle ne sent pas les roches et les cailloux qui roulent sous ses semelles, lui meurtrissant un peu la plante des pieds. Pas plus qu'elle n'entend les oiseaux qui s'égosillent, insouciantes, ou les criquets qui s'apostrophent, arrogants. Non, rien d'autre dans la tête et dans le cœur de Cécile Veilleux, dans sa vie, que l'incrédulité de se voir rejetée. Par son père, dont la réaction était prévisible. Par sa mère, aussi, qui accepte les propos de son mari. Elle n'arrive pas à y croire... Et c'est là, pour elle, une raison de plus d'avoir mal.

Arrivée au croisement du rang du Bois de Chêne, elle est exténuée. Comme si le temps arrêté sur sa vie lui coupait le souffle, la main du destin plaquée sur sa bouche pour l'empêcher de crier et de respirer. Elle se laisse tomber sur une grosse roche plate et relève les genoux entre ses bras, appuyant son front sur ses bras repliés. Cécile referme son étreinte très fort. Très, très

fort. Elle se roule en boule sur toutes les douleurs qui la transpercent. Son souffle court et son point de côté ne sont rien comparés à ce mot qui hante son cœur et son esprit : « Pourquoi ? » Pourquoi attendre deux ans ?

Pourquoi lui demander de donner leur bébé ? Et toute cette haine inutile... Cécile ne comprend pas, ne veut même pas essayer de comprendre. Ne lui reste que la déchirure en elle, qui lui fait mal à crier. Imperceptiblement, comme une lente mélodie, un long gémissement monte au-dessus de la plaine, à la croisée des chemins entre le deuxième rang et le rang du Bois de Chêne. Le cri à peine retenu d'une bête mortellement blessée. La plainte douloureusement incrédule de celle qui n'a pas vu venir la flèche. Longuement, patiemment, Cécile se console dans ses larmes comme l'animal continuant de lécher sa plaie, sans deviner que cela prolonge inutilement son agonie. Puis, brusquement, se relevant d'un bond, elle essuie rageusement son visage baigné de pleurs. Larmes de tristesse, de rage, d'impuissance. D'incompréhension surtout. Reprenant sa course, elle tourne sur sa gauche pour emprunter le rang du Bois de Chêne. Elle s'oblige à ravalier les sanglots qui se forment dans sa gorge, qui brûlent ses paupières et cherchent à l'étouffer. Simplement se concentrer sur sa respiration, si elle veut tenir jusque chez Jérôme. Ne penser à rien, faire le vide et courir. Encore un autre mille sous le soleil de feu. Elle espère, au plus profond de son être qu'il ne sera pas parti aux champs. « Mon Dieu, faites qu'il soit là ! Je Vous en supplie, faites qu'il soit là ! »

Mélina Cliche, la mère de Jérôme, est assise sur la longue galerie qui court sur toute la façade de leur maison avant de tourner le coin pour rejoindre la cuisine d'été, à l'arrière. Une immense maison, toute blanche, aux volets rouges, faite spécialement pour accueillir une ribambelle d'enfants, et construite par Gabriel Cliche, avant leur mariage, au bout de la terre de son père. Une belle et grande maison toujours bien rangée, impeccable car, contre toute attente, Jérôme est fils unique. Ainsi en a voulu le bon Dieu, a dit le curé face à l'affliction sincère des Cliche. Pourquoi le bon Dieu leur a-t-il réservé cette vilaine surprise ? Ni Gabriel, ni Mélina ne sauraient le dire. Il

y a eu Jérôme, deux ans après leur mariage, et c'est tout. Une grande, très grande déception dans leur vie. Pourtant, malgré cela, chez les Cliche on respire à pleins poumons le bonheur et la joie de vivre. Le respect les uns des autres aussi. C'est pour-quoi, ce matin, Mélina Cliche est assise sur la galerie, songeant aux stupidités de la vie en attendant la visite de Cécile. Elle connaît bien Eugène et Jeanne Veilleux, leurs plus proches voi-sins. Alors elle sait que Cécile va venir. Aujourd'hui, demain, qu'importe... Mélina est une femme qui a appris à attendre sans précipiter les choses. Attendre... que son mari rentre des champs et que passent les saisons. Que les enfants tant sou-haîtés se fassent désirer mais que ses voisines l'appellent au temps de leur délivrance. Attendre que son fils, quand il était petit, revienne de l'école et lui conte sa journée. Oui, la vie de Mélina est ainsi faite : de longues heures d'attente mais beau-coup d'action aussi. Pour elle et sa famille. Pour ses voisins qui la connaissent bien, qui aiment sa jovialité et apprécient sa disponibilité. Mélina Cliche est une femme hors du commun. C'est pourquoi Jérôme leur a tout raconté, hier, en rentrant de chez Eugène Veilleux, malgré la demande formelle de Cécile. En fait, il n'a jamais eu de véritables secrets pour ses parents. Sauf peut-être ce qui s'était passé entre lui et Cécile, mais c'était différent et ça ne les regardait pas. C'est pourquoi hier, bouleversé par la direction imprévue que prenait sa vie, il n'a pu garder pour lui une telle nouvelle. Pleurant de rage et de désespoir, il s'est livré à ses parents, espérant qu'eux auraient une solution. Leur avouant même avoir manqué de courage pour parler du bébé. Gabriel avait gardé un long silence avant de répondre :

— Tu sais, mon gars, dans la vie, faut être capable de faire face. Je pense ben que tu l'as un peu oublié. Je peux pas dire que je suis fier de toi, ça c'est ben certain. Mais j'ai pas envie de te lancer des pierres non plus, parce que je sais que tu l'aimes, ta Cécile. Pis ces affaires-là, c'est pas toujours facile à contrôler. On va attendre un peu pour voir ce que les Veilleux vont finir par décider, puis on verra. Va falloir quand même parler du bébé. Je me vois pas tellement aller voir Eugène pour lui dire quoi faire

avec sa fille, si j'ai pas une bonne raison de le faire. Mais j'aime pas les injustices. Alors on verra, on verra...

Mélina n'avait rien dit. Juste une main sur le bras de Jérôme pour dire son appui et son amour. Et ce matin, justement parce qu'elle connaît bien Eugène et Jeanne, elle sait que Cécile va avoir besoin d'elle. Alors, elle attend.

Malgré toutes ses bonnes intentions, Cécile se précipite dans les bras de la mère de Jérôme en pleurant. Mélina la recueille tout contre elle sans dire un mot, se gardant bien d'interrompre les flots de larmes de cette enfant qu'elle a vue naître et grandir, qu'elle aime comme la fille qu'elle n'a jamais eue. Tout doucement, elle caresse la longue chevelure blonde, attendant que le temps fasse son œuvre. Peu à peu, les sanglots s'espacent, puis finissent par mourir dans un long soupir tremblant.

— Tu sais, Cécile, tu peux me parler. Jérôme nous a tout dit.

À l'intonation de Mme Cliche, Cécile comprend que les parents de Jérôme ne leur en veulent pas. Un accueil bien différent de celui qu'elle a reçu à la maison. Alors, un sourire timide fleurit sur le visage boursoufflé et rougi. Comme un retour de l'espoir qui fait qu'on est prêt à s'accrocher à tout ce qui nous passe sous la main. Oser croire que tout n'est pas encore perdu.

— Papa... papa veut pas entendre parler de mariage. Encore moins depuis qu'il sait que je... que je... que j'avais avoir un bébé. Il a dit à maman que ça s'est jamais vu dans la famille, un mariage obligé, pis que c'est pas avec lui que ça va commencer. Il... Il veut bien que je me marie avec Jérôme. Pour ça, oui ! Mais après... Juste après. Dans deux ans, quand Louisa va avoir treize ans pis qu'elle va être assez grande pour me remplacer à la maison. Il veut que je donne notre bébé à l'adoption... Mais je veux pas, moi, donner mon bébé. Je serai pas capable, pas capable...

Une nouvelle crise de larmes interrompt Cécile. Cette brûlure, cette déchirure en elle qui fait si mal qu'elle voudrait mourir pour arrêter de souffrir. Lentement, comme Jeanne l'a fait hier, Mélina laisse courir sa main dans les longs cheveux de Cécile. Sa colère, mal contrôlée, rassemble en elle toutes les larmes réservées aux femmes. Toute l'injustice aussi. Avec

humeur, elle soupire sur cette vie qu'elle ne comprend pas toujours. Pourquoi n'est-ce pas elle qui porte cet enfant-là ? Est-ce que quelqu'un pourrait lui expliquer pourquoi la vie est parfois aussi mal faite ? L'espace d'un instant, Méлина en veut farouchement et personnellement au bon Dieu qui ne sait pas toujours comment s'y prendre pour que les choses fonctionnent bien sur la terre. Mais, aussi vite qu'il a déserté son esprit, son bon sens coutumier refait surface. Un autre soupir soulève sa poitrine et ses épaules.

— Ouais... ça ressemble pas mal à ce que je pensais. Ton père est pas facile, je t'apprends rien. La seule qui arrive des fois à le faire plier, c'est ta mère, Jeanne. Mais si je comprends ben, ça a pas marché. Pis, si elle a pas réussi, je vois pas qui d'autre va le faire. Vraiment pas... Même pas mon Gaby... Si c'est pas triste ! Mais toi, Cécile, aimes-tu assez mon Jérôme pour faire ta vie avec ? Ça aussi, faudrait y penser. C'est pas parce qu'on a fait un p'tit ensemble qu'on est prêt à s'enligner pour la vie...

La lueur qui traverse le regard de Cécile suffit à la rassurer. C'est d'amour dont il est question entre son fils et la jeune fille. Sans un mot, elle se relève, prend Cécile par la main et l'entraîne à sa suite jusqu'à l'arrière de la maison. Pour Méлина Cliche, les mots ne sont que du vent et ne donnent pas grand-chose. Sans hésitation, elle empoigne la corde reliée à la cloche d'urgence. Celle que Gabriel a installée sur la maison quand il a su que Méлина était enceinte. « Comme ça, si t'as besoin de moi quand j'vas aux champs, t'auras juste à me sonner pis j'vas ressoudre en courant », avait-il dit en riant.

Et, en ce moment, Méлина juge qu'il y a urgence. Il n'y a eu que trop de pinaillage autour de cette affaire-là. Il est grand-temps que l'on bouge un peu. De plus, il lui semble évident que Cécile a besoin de Jérôme. Il n'y a que lui qui puisse vraiment comprendre et partager. « Au diable, Eugène pis ses idées de vieux boqué », pense-t-elle en tendant la corde à Cécile.

— Tiens, ma belle. C'est à toi de sonner. Deux coups pour dire que c'est pour Jérôme. Pis, si je me fie à mon intuition, il va savoir que c'est toi qui es là... Mais fais pas le saut si Gabriel rapplique avec. Ça le vire sans bon sens toute cette affaire-là.

— Est-ce qu'il... Est-ce qu'il est choqué après moi, M. Cliche ?

— Choqué ? Non, il est pas choqué. Juste déçu. Ouais... ben ben gros déçu. Mais pas seulement à cause de toi. Je pense qu'il est encore plus déçu à cause de son gars. Il dit que c'est lui qui aurait dû se retenir. Que c'est les gars qui peuvent faire ça parce que les filles sont trop douces, trop fragiles.

Cette déception, sans haine ni reproche, ramène les larmes aux yeux de Cécile. Elle rejoint sa déception à elle, s'accouple à sa douleur. Entrevoir, d'un seul coup, toutes les désillusions de sa vie de femme qui commence lui donne le vertige. Oui, la tristesse des Cliche la touche profondément. Bien plus que la colère aveugle de son père. D'une main tremblante, elle empoigne la corde de lin et tire de toutes ses forces. Au-dessus du champ de terre labourée, craquelée comme une vieille pomme ratatinée et qui attend ses graines de maïs en espérant une bonne pluie, deux longues notes tintent joyeusement, s'élèvent pour traverser l'espace et rejoindre les deux hommes à l'orée de l'érablière. Deux notes qui sonnent gaiement dans cette merveilleuse journée de début d'été. Une journée faite pour être heureux, insouciant. Surtout lorsqu'on n'a pas encore vingt ans. Mais Cécile les reçoit dans son cœur comme le tintement sinistre du glas des funérailles.

Tandis qu'à sa manière Mélina tente de trouver une façon d'agir qui ne fera mal à personne, à des lieues de là, à Québec, Eugène déballe le problème et sa solution à sa sœur. Gisèle demeure silencieuse pendant qu'Eugène lui parle. Quand elle l'a vu se dandinant sur le palier, tripotant nerveusement sa casquette du dimanche, elle a tout de suite deviné que c'était important.

— Sacrifice, Eugène, qu'est-ce que tu fais icitte c'matin ? Il est pas onze heures encore. Pis c'est en plein le temps des semences... Pas de la mortalité, j'espère ? T'aurais dû m'appeler dans le téléphone du bureau de poste. Ça aurait fait pareil !

— Non. Ça se dit pas dans le téléphone, des affaires de même. Pis c'est pas de la mortalité. Ça serait plutôt le contraire. Mais c'est encore pire, je pense. Est-ce que je peux rentrer ?

— Ben sûr. Ousque j'ai la tête, donc moi ! Rentre, Eugène.

— Merci, Gisèle. Mais d'abord, pourrais-tu me dire où Gérard pourrait aller pour jouer ? Je veux surtout pas qu'il entende ce que j'vas te dire. C'est pas de ses affaires...

— Il peut toujours aller dans la ruelle, en arrière. Les deux p'tits tannants de mamme Larouche sont là. Je les entendais se chamailler, t'à l'heure.

Mais Gérard, tout gigotant qu'il soit de nature, est intimidé devant cette grande femme sèche au chignon sévère et aux lunettes à monture foncée. « De la vraie écaille, tu sauras, ma chère », avait dit sa tante à sa mère lors de sa dernière visite à la maison, deux ans auparavant. Il n'a pas bougé d'un poil. Gisèle se permet donc une petite taloche sur la fesse, mine de rien, avant de rajouter :

— Envoie, p'tit torrieux, vas-y ! Tu viendras pas me dire que t'es gêné ? T'arrête jamais de grouiller pis de crier quand j'vas faire un tour chez vous. Envoie... descends par ousque t'es venu pis tourne au coin de la maison. Ils sont sûrement proche des corps à vidanges. C'est toujours là qu'ils sont.

Tante Gisèle a un peu la même voix rauque que son père et, dans le fond, Gérard ne la connaît pas vraiment. Il a remarqué qu'elle semble s'entendre à merveille avec son père, ce qui peut s'avérer inquiétant. Alors il décide qu'il vaut mieux obéir sans argumenter. De toute façon, Gérard sait très bien, et depuis fort longtemps, qu'il est plus facile de se bagarrer – et de gagner – avec des adversaires de sa taille qu'avec un adulte. Même si souvent les reparties se précipitent sur le bout de sa langue et que ça fait bien longtemps qu'il a compris que l'autorité parentale cache bien souvent son ignorance. Oui, Gérard a vite appris que le silence a un prix d'or. Sans rouspéter, il tourne les talons, déboule le long escalier à toute allure et disparaît dans le claquement de la porte en se demandant sincèrement pourquoi son père l'a amené avec lui. Pourquoi se débarrasser de lui aussitôt arrivé ? *Pis, qu'est-ce qu'il peut ben avoir à lui dire de si important qu'il veut pas que j'entende ?*

En tournant le coin de la maison, il ne pense plus qu'à trouver les deux « p'tits de mamme Larouche » et à voir si on s'amuse aussi bien en ville qu'à la campagne. *Jouer dans les corps*

à vidanges ! Tu parles d'une idée de fou ! Je sais pas si c'est aussi le fun qu'une bonne bataille de bouette !

Sitôt la porte franchie, Eugène a oublié jusqu'à l'existence de son fils. Tout au long du trajet, il n'a pas desserré les dents, occupé qu'il était à mettre un peu de clarté dans tout ce qu'il voulait dire à sa sœur. Occupé aussi à bien justifier sa décision. Il n'est pas dans ses habitudes d'avoir à expliquer sa pensée et, pour ne pas avoir à le faire, Eugène se contente de donner des ordres. Avec sa carrure et sa voix de stentor, il est rare qu'il ait des explications à donner. Aussi, devant son silence persistant, le pauvre Gérard, éberlué de s'être fait réveiller par son père (c'est toujours sa mère ou Cécile qui s'occupe de lever la maisonnée), et tout énervé quand il a su qu'il allait faire un voyage en « étaubus », le pauvre garçon n'a eu d'autre choix que de se coller le nez contre la vitre et de regarder le paysage défilant devant lui en se répétant : *Mais pourquoi faire qu'il a dit qu'il voulait me faire plaisir s'il veut même pas que je lui parle ?*

Gisèle, qui n'est pas reconnue pour sa grande patience, pousse Eugène dans le couloir.

— Astheure, viens dans la cuisine. Tu vas me dire ce qui va pas pendant que j'vas faire le dîner.

Eugène commence à parler sans que Gisèle ne l'interrompe. Aussi sèche et grande que lui est bien bâti, Gisèle n'a de commun avec son frère que la grandeur et la voix rauque, presque dure, dont ils ont hérité de leur père. Fine mouche, elle connaît assez son hercule de frère pour savoir qu'il ne faut pas le contredire ni essayer de lui faire la morale avant qu'il ait fini de tout bien expliquer. Sinon, il perd le fil de son discours et cela le met dans une rage folle. Alors, elle le laisse étaler tout ce qu'il a sur le cœur. Une mise au point qui se fait finalement autant pour lui que pour elle, qui se contente d'émettre de vagues grognements pouvant tout aussi bien passer pour une approbation que pour un reproche. Quand il se tait enfin, une heure plus tard, elle attend encore une bonne minute avant de se retourner vers lui, en essuyant ses mains sur son tablier à fleurs mauves.

— Bon, astheure que t'as fini de discourir et que moi j'ai fini de préparer les légumes pis le dessert, tu vas me dire ce que t'aimes le plus : du foie de lard ou ben du jambon ? C'est pas riche comme choix mais, icitte, on marche aux coupons. Pis ? Qu'essé tu veux manger ?

— Je suis pas venu icitte pour te donner du mal, Gisèle. C'est ben assez gênant comme ça. Je peux aller manger au quinze-cennes* avec Gérard pis revenir ap...

— Je t'ai pas demandé si tu voulais dîner icitte, grand fatigant. Je t'ai juste demandé si tu veux du foie de lard ou du jambon. Me semble que c'est facile à répondre, ça !

— Si c'est comme ça, j'vas dire du jambon. À cause de Gérard. Il est pas capable d'envaler ça, du foie de lard.

— Okay, si c'est de même, j'ai pus rien à faire. Ça fait qu'avant que mes deux gars reviennent de l'école pour dîner, j'vas prendre deux minutes pour te dire ce que je pense de toute c't'affaire-là. Tu seras peut-être pas ben ben content de ce que j'vas dire, mais chus plus vieille que toi. Ça fait que tu vas m'écouter jusqu'au bout. Apparence que c'est icitte que tu veux que ta fille s'en vienne. Ça fait que ça me regarde un brin. Moi, Eugène, je te saisis pas trop. Tu me dis que Cécile, c'est une ben bonne fille quand même, pis que Jérôme c'est un bon parti pour elle. Qu'essé tu veux de plus, bonyenne ? Qu'essé ça peut ben faire qu'ils aillent fait leur p'tit avant ? Si ta fille serait juste une traînée pis que son Jérôme serait un courailleur ou ben un ivrogne, je te comprendrais. Mais, d'après tout ce que tu viens de me dire, c'est pas le cas. Ça fait que je comprends pas. Pis Jeanne, elle, qu'essé qu'elle pense de ça ? T'as pas dit ce que ta femme pense de cette histoire-là.

— Jeanne ? Elle a rien dit. Elle parle pas tellement, ma Jeanne. D'habitude, elle dit comme moi. Ça fait que, cette fois-ci, j'ai ben l'impression qu'elle doit penser comme moi encore. Elle sait ben, elle aussi, comment ça se passe dans le village. C'est pas toi qui vis dans notre campagne, où tout le monde surveille tout le monde. Déjà que notre grosse famille fait jaser les jaloux.

* Quinze-cents, magasin de 15 cents.

Faudrait pas leur donner l'occasion de se moquer en plus de Cécile... Je suis certain qu'il y en aurait pour dire que Cécile est comme sa mère : pas capable de se retenir. Parce qu'il y en a qui disent ça, tu sauras. Je veux surtout pas de ça pour ma fille. Il y a aussi l'honneur de notre famille qui a de l'importance pour moi. Ça te fait rien, toi, qu'on rie de toi en pleine face ?

— Ceux qui rient des autres, c'est juste des épais, tu sauras Eugène Veilleux. Ça fait vingt-cinq ans que je vis à Québec, pis j'ai compris ben des affaires. En ville, on apprend vite à se mêler de ses graines parce que le monde te le dit ben raide quand tu parles des autres trop fort. Ça fait que ce qui se passe chez les autres, je fais comme si je le voyais pas. Ça m'empêche pas de regarder ce qu'il y a à regarder pis de penser ce que je veux ben penser. Mais je le garde pour moi, pis je me ferme la trappe. J'ai ben assez de régler les problèmes chez nous avec mes gars pis Napoléon sans vouloir régler ceux des autres.

— Ben tu sauras, Gisèle Veilleux, qu'à la campagne, c'est pas pantoute pareil. On dirait que t'as oublié comment c'était chez nous. Tu y as pourtant vécu assez longtemps, bonyeu ! Tu te rappelles pas la mère Vallée, qui passait son temps à jaspiner en mal de la p'tite Luce Nadeau ? Tu dois bien te souvenir de la fille à Nazaire qui se promenait avec son frère pis ses amis soldats quand ils venaient en permission en 14 ? Moi j'étais pas là, j'étais dans les vieux pays. Mais, même à mon retour, on ergotait encore à son sujet. La mère Vallée se gênait surtout pas pour faire du sparage autour de Luce Nadeau. On n'a jamais su ce qui s'était vraiment passé, si tu t'en rappelles, sauf que la mère Vallée disait que Luce était juste une guidoune. Ça, elle se privait surtout pas pour le crier sur tous les toits. Pis ses placotages qui parlaient de la faiseuse d'anges... La mère Vallée l'a quasiment fait dépérir, la pauvre fille. Ce qui fait qu'au bout du compte, Luce Nadeau est restée vieille fille. Elle vit tu seule, au village, dans une p'tite maison que sa tante lui a laissée en héritage. Pis tu sauras qu'elle a pas vraiment d'amies, la Luce. Je veux pas de ça pour ma Cécile, des fois que son Jérôme changerait d'idée pis qu'il voudrait pus la marier. Pis même s'ils se mettaient en ménage, ça empêcherait pas les filles d'Isabelle pis les dames

de Sainte-Anne de tirer leurs conclusions pis de placoter dans notre dos. Comme moi, j'ai pas l'intention de venir m'installer en ville, je ferai pas les frais de la jasette de toutes les commères de la commune pour les dix années à venir. La mère Vachon pis ses deux maudites sœurs vont pas rire de nous autres... Compte sur moi ! C'est-y assez clair ?

— Ça, pour être clair, c'est ben clair. Mais c'est toi qui comprends rien. Je t'ai t'y demandé de t'en venir en ville ? Je le sais ben, va, que ta place est sur ta terre. Surtout avec la famille que t'as à nourrir. Mais ta fille, elle peut ben décider de s'installer dans la grand' ville avec son nouveau mari. C'est pas la job qui manque par les temps qui courent. Rien qu'à l'Arsenal, ils engagent toutes les semaines. Pis, plus tard, quand...

— Ben non, Gisèle. Ça marche pas ton affaire. Jérôme en a une job. La terre de son père est pour ainsi dire à lui déjà. C'est un fils unique, pis ça fait déjà deux ans qu'il travaille avec son père. En plus, il arrête pas de dire qu'il aime la terre, qu'il veut s'y installer pis élever une grosse famille. Personne va croire ça, s'il dit qu'il veut s'établir en ville. Je te le dis : la solution, c'est moi qui l'a. Cécile va s'installer chez vous pendant quelques mois. Elle va avoir son p'tit à la crèche pis, après, elle va revenir à la maison pour aider sa mère. Dans deux ans, on va la marier à Jérôme. Dans quelques années, ils penseront même pus à ce p'tit-là.

— Chus pas si sûre de ça que toi, mon Eugène. Moi, savoir que j'ai un p'tit quèqu'part dans le monde, ça me rendrait malade. Tu sais pas ce que c'est, toi, d'avoir un p'tit torvis qui te pioche dans le ventre. Les hommes, ça peut pas comprendre ces affaires-là, c'est ben sûr. Ça fait que ça décide tout croche quand ils décident pour nous autres. Penses-y ben comme faut, mon Eugène. Faudrait pas que tu regrettes c'te décision-là, un jour. Imagine-toi pas que ta fille est tu seule à vivre une situation comme celle-là. Rien qu'à Québec, il doit ben y en avoir une...

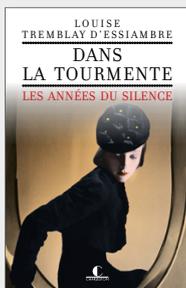
— Qu'est-ce que ça change au problème qu'elle soit la seule ou pas ? Ça a rien à voir. Je le sais, moi, ce qu'il faut faire. Je sais aussi qu'un jour Cécile va comprendre pourquoi j'ai pris cette décision-là. Il y a certaines affaires qu'on comprend juste plus tard, quand on devient parents à son tour. Tu penses pas ?

— Des fois, oui. Peut-être ben que t'as raison. Je sais pus trop. En té cas, c'est toi le père de Cécile. Il y a pas de doute là-dessus. C'est à toi pis à Jeanne de décider ces affaires-là. C'est vous autres qui savez le mieux pour vot' fille. Même si chus pas sûre d'être d'accord avec ta pensée. Moi je dis que les autres on les laisse radoter pis on s'en occupe pas. C'est tout.

— C'est ce que tu penses, icitte en ville. Chez nous, c'est pas pareil. Pis il y a personne qui va venir changer mon idée. Il est pas question que Cécile se marie tusuite. Un point c'est tout. Anyway, Jeanne a encore besoin d'elle à la maison. Pis ça, tu sauras, ça règle pas mal d'affaires. Astheure, si ça te dérange pas trop, j'vas appeler Gérard pour manger. J'ai faim, moi.

Et, pendant qu'Eugène se lève pour descendre dans la ruelle chercher son fils, Gisèle se surprend à regretter que le téléphone ne soit pas encore installé dans toutes les maisons à la campagne. Il subsiste comme un doute en elle qui lui donnerait envie de parler à Jeanne, de savoir ce qu'elle pense vraiment de tout cela. Parler de femme à femme, sans témoin, de ces choses que jamais un homme ne comprendra. Même si elle, Gisèle, n'a eu que deux enfants, deux garçons – et c'est, Dieu merci, bien suffisant – et qu'elle n'est pas ce qu'on appelle une femme maternelle, une émotion mal définie l'envahit lui laissant comme un vertige. Cette ridicule sensation de possession que l'on ressent parfois devant ses enfants. Il y avait fort longtemps que Gisèle ne l'avait ressentie, ses deux gars ayant déjà dépassé l'âge des culottes courtes. Mais, en ce moment, elle la sent remonter jusque dans sa gorge. Elle n'a peut-être pas été de celles qui bercent leurs enfants ou les endorment avec des chansons, mais c'est elle qui les a élevés. C'est elle, aussi, qui a distribué les claques et les taloches qui s'imposaient. Et ça, jamais elle n'aurait pu accepter que quelqu'un d'autre le fasse à sa place. Jamais !

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Dans la tourmente :
les années du silence
Louise Tremblay d'Essiambre



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON